PEROZ (Anne), Vivre à l'arrière du front. Vosges 1914-1918

Moyenmoutier, Edhisto, 2015, 447 p.

Jean-Noël Grandhomme

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2660>

DOI : [10.4000/alsace.2660](https://doi.org/10.4000/alsace.2660)

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 7 novembre 2017

Pagination : 461-463

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Jean-Noël Grandhomme, « PEROZ (Anne), Vivre à l'arrière du front. Vosges 1914-1918 », *Revue d'Alsace* [En ligne], 143 | 2017, mis en ligne le 07 novembre 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2660> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.2660>

Grâce à ce carnet jusque-là inédit, c'est un pan de cet arrière alsacien / allemand du front des Vosges qui revit, ce qui ne manquera pas d'intéresser les amateurs d'alsatiques.

Jean-Noël Grandhomme

PEROZ (Anne), *Vivre à l'arrière du front. Vosges 1914-1918*, Moyenmoutier, Edhisto, 2015, 447 p.

Le présent ouvrage est tiré d'une thèse de doctorat d'histoire du droit soutenue en 2011 à l'Université de Lorraine et il convient à cette occasion de saluer ces étudiants qui, en droit, mais aussi en médecine, en géographie, en sociologie, en civilisation allemande, se saisissent de sujets historiques (parfois, comme ici, liés à l'Alsace), auxquels ils apportent leur propre regard. Anne Peroz enseigne aujourd'hui à l'Université de Lausanne.

461

Le département des Vosges, amputé du canton de Schirmeck en 1871, est lui aussi une victime du traité de Francfort. Sa vie est désormais conditionnée (pour plus de quarante années) par la proximité de la frontière allemande, au-delà de la fameuse « ligne bleue des Vosges ». La région fourmille de militaires des deux côtés : à la place fortifiée d'Épinal, aux casernes de Remiremont, Bruyère, Neufchâteau, Fraize, Rambervillers, Saint-Dié répondent la ceinture de forts de Strasbourg, la *Feste Kaiser Wilhelm II.* à Mutzig, les garnisons de Colmar, de Mulhouse, de Sélestat, de Saverne, de Sarrebourg. Les postes de douanes constituent pourtant plutôt un lieu de passage qu'une barrière. Souvent, on parle la même langue des deux côtés : patois lorrain de l'un, welche de l'autre. De nombreux Alsaciens et Lorrains annexés ont émigré dans les Vosges, où ils ont leurs lieux de sociabilité, leurs associations. Souvent bien insérés dans la société et la vie politique françaises, ils n'hésitent pas à rappeler à leurs concitoyens, au besoin, que toute « normalisation » des relations franco-allemandes demeure subordonnée à la restitution des « Provinces perdues ».

En août 1914, la guerre surprend les populations. Dans le cadre du Plan XVII, qui prévoit une offensive en Lorraine annexée et en Alsace, les Vosges jouent un rôle capital. C'est à partir du département-frontière que les troupes françaises tentent, en vain, de marcher sur Strasbourg et Colmar, notamment par la vallée de la Bruche, le val de Villé et la vallée de Munster. Après les journées euphoriques – bien que meurtrières – de

la mi-août, la contre-offensive allemande oblige les Français à repasser la frontière presque partout (sauf dans le sud du Haut-Rhin). Le territoire français est envahi, dont une petite portion du département des Vosges. Là, les habitants doivent cohabiter pendant quatre ans avec l'occupant, dont certains soldats ne sont autres que des Alsaciens et des Lorrains, parfois même francophones, comme ceux que le futur évêque de Strasbourg, Jean-Julien Weber, alors lieutenant de réserve au 21^e régiment français d'infanterie, avait en face de lui près du Donon en août 1914.

462

Zone des armées, les Vosges sont soumises à l'état de siège, ce qui a des conséquences pour les populations d'origine étrangère, c'est-à-dire essentiellement de nationalité allemande. Si on trouve en leur sein des *Alt-Deutschen*, elles sont surtout composées d'Alsaciens et de Lorrains non réintégrés dans la nationalité française ou non naturalisés, soit du fait d'une négligence de leur part, soit parce qu'ils ne le désirent pas (séjour temporaire). Beaucoup d'entre eux sont des femmes de chambre, des employés de l'hôtellerie et de la restauration (notamment à Contrexéville et à Vittel), des gens d'Église. Ces étrangers sont internés dès le début du conflit et en général transférés dans les départements du Sud, du Sud-Ouest et de l'Ouest, loin du front. Ils sont rejoints par des milliers d'Alsaciens-Lorrains arrêtés par les troupes françaises dans les territoires qu'elles occupent ou qu'elles ont occupés, qui transitent eux aussi souvent par les Vosges. L'espionnage fait rage : même des Alsaciens-Lorrains de nationalité française peuvent être dénoncés par des voisins bien (par patriotisme compris de travers) ou mal (par jalousie, envie, intérêt) intentionnés ; une mésaventure qui attend aussi les Luxembourgeois ou les Flamands, tous perçus comme « parlant le boche » par certains autochtones peu éduqués. Si beaucoup de ces internés sont victimes des circonstances, on compte cependant parmi eux des Alsaciens germanisés, comme les deux frères Ott, qui résident à Saint-Dié : Eugène est « suspect » et Paul « animé de sentiments nettement anti-français ».

On se méfie donc dans les Vosges des Alsaciens, traîtres en puissance, mais en même temps on adule le « brav'Alsacien » qui combat dans l'armée française pour la délivrance de sa petite Patrie. Nombreux sont les Vosgiens d'origine alsacienne-lorraine qui s'illustrent au cours de la guerre. Parmi eux le chanoine Charles Umbricht, né de parents venus d'Obernai, ancien missionnaire en Afrique, aumônier légendaire de la 20^e division française, amputé d'un bras après une blessure en Champagne en juillet 1918. Le plus célèbre d'entre eux (son père vient

de Ranrupt) est sans nul doute l'as des as de l'aviation française, René Fonck (Saulcy-sur-Meurthe, 1894-1953) né, comme il le raconte dans ses souvenirs, « au pied de ces Vosges qui, pendant près d'un demi-siècle, ont entendu dans leurs sapins passer sur l'aile du vent l'éternelle plainte et l'imprescriptible revendication des vaincus » (*Mes Combats*, Paris, 1920, p. 11). Mobilisé comme mécanicien au 11^e régiment du génie à Épinal, Fonck se tourne rapidement vers l'aviation et obtient son brevet de pilote en avril 1915. D'abord observateur, il rejoint ensuite une escadrille de chasse, au sein de laquelle il met au point une technique de combat aérien très particulière fondée sur la surprise, le combat rapproché et l'économie de munitions. Le 5 mai 1918, il réalise un premier sextuplé, puis un autre le 26 septembre, abattant six appareils ennemis en quelques heures. Premier as français et même allié, il totalise soixante-quinze victoires homologuées et sans doute cinquante autres. Le 14 juillet 1919, c'est lui qui porte le drapeau de l'aéronautique lors du défilé de la Victoire sur les Champs-Élysées.

Arrière immédiat du front d'Alsace pendant toute la guerre, les Vosges équiper et nourrissent les soldats, les habillent surtout, grâce à une industrie textile alors florissante. Les blessés des grands combats d'août-septembre 1914, du Hartmannswillerkopf et du Linge, y sont soignés, les troupes y cantonnent avant de monter en ligne, elles y viennent aussi au repos. En novembre 1918, c'est du département des Vosges que partent les avant-gardes françaises chargées de réoccuper l'Alsace, précédées par quelques émissaires chargés de reconnaître le terrain et de palper le pouls des édiles alsaciens et des populations, comme le capitaine aviateur René Chambe, parti de Saint-Dié pour préparer l'entrée du général Gouraud dans Strasbourg et qui se souvenait encore des décennies plus tard du « kirch français de l'an septante » qu'on lui avait servi à Niedernai.

Après la guerre, le département des Vosges, tellement lié à l'Alsace depuis cinquante ans (comme la Meurthe-et-Moselle ou le Territoire de Belfort, qui mériteraient des études aussi fouillées que celle que nous livre ici Anne Peroz) continue à être la destination d'Alsaciens désireux d'apprendre le français, qui viennent, nombreux, y travailler ou y séjourner. En raison de la disparition de la frontière, il envoie aussi nombre de ses fils et de ses filles en Alsace, où ils sont attirés par les activités industrielles et tertiaires des grands centres urbains que sont Strasbourg, Sélestat, Colmar et Mulhouse.

Jean-Noël Grandhomme